

ADMINISTRATION ET PUBLICITE

Abonnement payable d'avance.

Canada—Excepté cité de Québec... \$ 1.00

Cité de Québec et pays étrangers... 1.50

Pour les Sociétaires de la Coopéra-
tive Fédérée de Québec et de la
Société des Jardiniers-Maraîchers 75cTarif des annonces 15c. la ligne. Annonce
classifiée 3 sous du mot. Minimum 75 sous
par insertion. Payable d'avance. Tarif en
vigueur depuis le 1er octobre 1928.Pour abonnements et annonces, écrire au
"Bulletin de la Ferme", Limitée, 37, rue de
la Couronne (Édifice Guillemette), Québec.
Case postale 129.—Tél. 2-4297.

LE BULLETIN DE LA FERME

REVUE TECHNIQUE HEBDOMADAIRE

Consacrée au Service des Cultivateurs de Progrès

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

37, DE LA COURONNE,

QUÉBEC

ORGANE OFFICIEL DE LA COOPÉRATIVE FÉDÉRÉE DE QUÉBEC
de la Société des Jardiniers-Maraîchers et de la Société d'Industrie Laitière
de la Province de Québec.

REDACTION ET COLLABORATION

Cette revue est consacrée aux intérêts de
la ferme et du foyer rural.Elle est rédigée par un comité de techni-
ciens et de praticiens agricoles, assistés
de collaborateurs occasionnels et de corres-
pondants de diverses institutions agricoles.
Toute collaboration est soumise au contrôle
du directeur.La correspondance concernant la rédac-
tion doit être adressée au Directeur du
"Bulletin de la Ferme", Case postale 129,
Québec.

Volume XVII—Henri Gagnon, Président.

QUÉBEC, le 8 AOUT 1929

Frs Fleury, Gérant.—Numéro 32

L'Agriculture qui paie et l'Agriculture qui ne paie pas

La terre est une véritable manufacture où se produisent les choses les plus indispensables à l'homme, et comme toutes les manufactures en général, elle ne produit qu'en raison des soins qu'on lui prodigue et de l'intelligence qui préside à son exploitation. Avare et presque stérile pour le cultivateur négligent et routinier, elle donne d'abondantes récoltes et de larges profits au cultivateur intelligent, ami du progrès, et qui sait la traiter avec largesse. Le premier se ruine sur une terre; le second y fait fortune. (1)

L'ami François et son voisin Baptiste vont nous fournir une preuve entre mille de la vérité de ce fait. Ils sont tous deux cultivateurs, mais tous deux n'aiment pas également leur état, et pour cause. L'ami François se plaint du métier, et ses plaintes deviennent plus amères de jour en jour. Il est convaincu que l'agriculture ne paie pas, que c'est un métier ingrat; aussi n'attend-il que la première occasion qui se présentera pour vendre sa terre, la terre sur laquelle a vécu son père, et aller s'établir en ville où, prétend-il, par un travail moins pénible, et au prix de bien moins de soucis, on peut gagner sa vie et pourvoir à l'établissement de ses enfants. Pauvre insensé, nouvelle et malheureuse victime de l'illusion!... Puisse l'avenir ne point lui ménager de trop cruels remords!

Le voisin Baptiste est loin de tenir pareil langage: pour lui, l'agriculture est le premier et le plus noble des arts, celui qui procure la vie la plus indépendante et la plus agréable, et il suffit de le voir une fois, de s'entretenir un instant avec lui, pour être convaincu de ce qu'il avance. Comme un petit prince dans ses états, il marche dans son champ la tête haute, l'air souriant, presque toujours la chanson sur les lèvres. Toujours gai, toujours dispos, le travail lui paraît léger, et pourtant il ne se ménage pas. C'est que ce travail n'est pas improductif: de jour en jour il a rondit la précieuse réserve qui plus tard pourvoira à l'établissement de la jeune et pétillante famille qui grandit aux côtés du voisin Baptiste, et voilà pourquoi celui-ci ne connaît point les soucis. Il plaint sincèrement l'ami François et surtout veut l'aider de quelque bon conseil, mais ce dernier n'en a que faire, et ce n'est pas toujours sans une certaine aigreur qu'il lui répond: "Vous avez beau jeu, vous, de vanter l'agriculture, vous y trouvez votre affaire; mais qu'un jour la chance qui vous poursuit vous abandonne et vous m'en donnerez des nouvelles."

La chance que l'ami François envie au voisin Baptiste, il lui serait facile de se la rendre également favorable, ainsi que vous allez en juger, ami lecteur.

L'ami François appartient, corps et âme, à cette classe de cultivateurs, trop nombreuse encore parmi nous, gens très respectables assurément, mais partisans obstinés de l'immuable routine. De même son père, d'heureuse mémoire, cultivait sa terre il y a un demi-siècle, de même François la cultive encore aujourd'hui, avec cette différence toutefois que grâce à l'épuisement graduel du sol, il en retire à peine le quart de ce qu'elle produisait il y a cinquante ans. Pour lui, le fumier est une nuisance qu'il demande aux pluies du ciel de réduire et d'emporter autant que possible; le labour qu'il donne à sa terre s'appellerait à plus juste titre du nom de grattage; les semences qu'il emploie ne sont pas précisément de celles qui obtiennent les plus hauts prix, et l'aspect de ses champs, à l'approche de la récolte, est peu propre, comme bien vous pensez, à ranimer le courage de leur malheureux propriétaire.

Passons maintenant chez le voisin Baptiste. Celui-ci sait comprendre que la terre ne donne rien pour rien, et depuis longtemps il s'est appliqué non seulement à maintenir, mais à accroître la fertilité de son champ. Par des labours énergiques, par des façons données à propos, il l'a ameubli à une grande profondeur, facilitant ainsi sa pénétration par l'air, la chaleur et la pluie; les racines des plantes y trouvent de la place et s'y développent à plaisir. Le fumier, il le regarde comme la matière pre-

mière de ses récoltes et il ne se pardonnerait point d'en laisser perdre la moindre parcelle. Il le tient dans sa cour à l'abri des rayons du soleil qui le dessèchent et des averses qui le lavent et en emportent l'essence. Il apporte le plus grand soin à protéger ses champs contre l'invasion des plantes nuisibles, et à cet effet, il varie sagement ses récoltes, faisant toujours précéder une plante salissante et épuisante, d'une plante nettoyante et améliorante. Dans son assolement qu'il suit avec régularité, il accorde la plus large part aux plantes fourragères qui nourrissent les bestiaux et produisent le fumier. En un mot, il cultive selon les règles d'une saine pratique, et lorsque vient le temps de la moisson, ses attelages gémissent sous le poids du travail, et ses granges sont trop peu larges pour recevoir ses récoltes.

N'avons-nous pas tracé là un tableau fidèle, que vous avez sous les yeux dans votre propre paroisse?

Dites-nous, après cela, ami lecteur, où se trouve l'agriculture qui paie et l'agriculture qui ne paie pas.

Au cours d'une visite que nous faisons récemment à Pont-Rouge et à Neuville, nous avons eu sous les yeux de nombreux exemples de cultures bien faites, nous en avons aussi vu d'autres qui laissaient déplorablement à désirer.

Un cultivateur, avec qui nous causions, nous disait: "Le grand défaut de la plupart de nos terres, c'est qu'elles sont, trop grandes pour être bien cultivées avec la main d'œuvre disponible. Les engrais et les efforts sont trop éparpillés."

—Personnellement, êtes-vous satisfait?

—Pourquoi ne le serai-je pas? Je mets de deux à trois mille piastres de côté chaque année.

—Votre terre n'est pourtant pas plus grande que celles de vos voisins?

—Non, mais je m'applique, autant que je le puis, à m'adapter aux méthodes modernes de culture et de vente. La grande affaire, voyez-vous, c'est d'arriver huit jours avant les autres avec des produits de qualité qui sont des primeurs et que nous vendons le double de celui qui arrive sur le marché huit ou quinze jours après nous."

A Cap-Sa, nous avons vu une terre qu'un jeune homme, fils d'un industriel de Québec, est en train de transformer. C'est une terre sablonneuse, épuisée par une culture routinière de plusieurs années, à laquelle il veut rendre sa fécondité primitive par l'emploi d'engrais appropriés et une rotation intelligente. Nous avons confiance qu'il réussira, parce qu'il s'y prend de la bonne manière, et qu'il s'est préparé à la culture par un cours de deux années à l'École d'Agriculture de Ste-Anne de la Pocatière. (2)

Des François et des Baptiste, il y en a dans chaque paroisse. Il n'y a qu'un moyen d'augmenter le nombre de ceux qui sont satisfaits: c'est de convaincre les François que ce n'est pas la terre qui est ingrate, mais bien leurs méthodes qui sont mauvaises. C'est la tâche que s'est imposée l'honorable M. Perron et qu'il poursuivra avec toute la ténacité et l'énergie dont il est doué. Cette tâche n'est pas facile, elle demandera des années d'efforts persévérants, mais le ministre de l'Agriculture est de taille à la mener à bonne fin.

(1) Souvent, deux cultivateurs, dans des conditions identiques, produisent une récolte, avec des prix de revient dont la différence saute aux yeux. L'un produit avec profit, pendant que l'autre se ruine. Ne l'oublions pas, l'agriculture est une science, mais l'administration d'une ferme est une affaire. (Jean-Charles Magnan.)

(2) Nous connaissons des cultivateurs du comté de Portneuf, où nous vivons depuis quinze années, qui ont commencé leur carrière sans capitaux et dont la situation est enviable, par le temps qui court. D'autres, malheureusement, ont débuté avec des capitaux et sont en faillite actuellement. Les premiers, doués d'aptitudes et de qualité de l'esprit propres à leur état, sont parvenus à maîtriser les problèmes de leur profession; les seconds, sans compétence, furent vaincus malgré leurs capitaux, par les lois inexorables de la nature. L'administration d'un domaine requiert des aptitudes, des capacités et une préparation... Aujourd'hui, l'agriculture est une industrie, une science. Celui qui en ignore les lois, ou dont les talents sont inférieurs, se dirige fatalement vers la ruine. (Jean-Charles Magnan.)